N° 139.

ESSAI

SUR

LES SYMPATHIES;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 26 juillet 1832, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR ÉDOUARD DESCHAMPS.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1832.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	MM.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX, Président.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. JULES CLOQUET.
Pathologie médicale	DUMÉRIL, Suppléant. ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique générale	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND, Examinateur.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. BOUILLAUD. CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER. DUBOIS, Examinateur. DUPUYTREN. ROUX, Examinateur.
Clinique d'accouchemens	

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque, Examinateur.	Gerdy.
Bayle.	Gibert.
Blandin, Examinateur.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin-Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cottereau.	Rochoux.
Devergie.	Sandras, Suppléant.
Dubled.	Trousseau.
Dubois.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON FRÈRE.

Témoignage public de l'amitié la plus sincère.

É. DESCHAMPS.

AVANT-PROPOS.

Les organes qui composent l'homme sont soumis à un système de solidarité, de dépendance mutuelles qui complique singulièrement la pathologie.

Une offense un peu vive faite à un élément de notre corps retentit bientôt dans l'organisme entier, qui se constitue en réaction; de là émanent de nouveaux actes, de nouvelles expressions pathologiques qui masquent quelquefois ou qui détournent l'attention du point de départ de la lésion.

Les partisans d'*Hippocrate*, de *Stahl*, prennent en bonne part cette insurrection vitale, et la considèrent comme une fonction qui a un but avantageux; aussi, spectateurs paisibles de cette scène, attendent-ils la crise qu'ils craindraient de contrarier en agissant. Mais tous les organes ne réagissent pas également : car il n'y a pas parmi eux la même solidarité, la même filiation; tel viscère sent plus vivement et mieux que tel autre une lésion faite à une partie de l'organisme; c'est ce qui constitue les sympathies, dont les lois sont extrêmement difficiles à expliquer. De là beaucoup d'erreurs, beaucoup d'hypothèses; cette raison, qui aurait

dû me faire rejeter ce sujet, a au contraire décidé mon choix. Il est consolant de trouver une vérité là où les erreurs pullulent; mais les circonstances m'ont peu servi. Chargé d'un service assez actif depuis le commencement de l'épidémie qui a fait tant de ravages dans la capitale, je n'ai pu accorder à cette thèse inaugurale tout le temps que réclamait l'importance de son sujet; aussi suis-je obligé de mettre au jour un travail très-incomplet, et qui a besoin de toute l'indulgence de mes juges.

ESSAI

SUR

LES SYMPATHIES.

DES SYMPATHIES EN GÉNÉRAL.

Ce n'est pas ici le lieu de disserter sur les sympathies morales, de chercher le lien qui unit deux êtres qui s'entendent, se comprennent à de grandes distances : je laisse aussi aux jongleurs toute la poésie qu'il peut y avoir dans les mystères du magnétisme ; mais je dois constater un fait de la plus vulgaire et la plus fréquente observation, c'est l'imitation à laquelle nous sommes tous enclins. Le bâillement est répété par presque tous ceux qui entendent ou qui voient bâiller, et quelquefois, pour se soustraire à cette imitation, il faut certains efforts. Si, en partant de cet acte, qui, quoique physiologique, a cependant de très-grandes connexités avec tout ce qui est spasme, je voulais user de l'analogie, je pourrais citer bon nombre de névroses qui reconnaissent l'imitation pour cause occasionelle; mais il me suffit de l'énonciation de ce premier fait, qui est exact, et, selon moi, inattaquable. Maintenant, si d'individu à individu il peut y avoir

action sympathique sans qu'on puisse en trouver la raison dans une disposition matérielle, s'étonnera-t-on qu'un organe puisse sympathiser avec un autre, quoiqu'on ne découvre aucun intermédiaire organique qui les lie d'une manière spéciale? Non certes; aussi faut-il, avant tout, avouer qu'il est des sympathies qui sont inexplicables et dont on ne peut suivre le fil. Pour moi, cet aveu me coûte peu, car je suis persuadé que pour éliminer un jour les inconnus d'une science, il faut d'abord les reconnaître comme tels et ne pas les confondre avec les vérités établies; en excluant ainsi toute possibilité d'explication des phénomènes sympathiques par les lois connues de l'organisation, il est évident qu'on témoigne de l'ignorance où l'on est sur la nature du principe qui préside à ce mode d'influence; mais l'appréciation de sa cause première, lors même qu'elle serait possible, ne nous présenterait aucune considération nouvelle sur les actes qu'elle développe; les auteurs qui ont essayé de donner une explication des causes des sympathies n'ont établi à cet égard que des hypothèses que n'appuient aucuns faits, ou bien ont cru y réussir en traçant le tableau des conditions sensibles et appréciables qui n'ont que des rapports de simultanéité avec leur développement. Sans doute comme toute action qui a lieu dans l'économie animale, elles dérivent de l'organisation : mais par quelle modification, par quel mécanisme? C'est ce qui est et ce qui restera probablement encore long-temps impénétrable à l'intelligence humaine.

Cependant, en ne comprenant sous la dénomination de sympathies que les actions électives d'un organe sur un autre, sans qu'on puisse en trouver la raison dans une disposition anatomique spéciale, on restreint le domaine de ces actes, et encore tout n'est pas fait sous ce rapport, comme j'aurai occasion de le prouver en parlant des sympathies en particulier. Il en est plusieurs admises comme telles, qui pourront perdre ce nom et être classées parmi les actes physiologiques dont la causalité peut être démontrée.

On a parlé de sympathies physiologiques, de sympathies morbides, enfin de sympathies thérapeutiques. Je ne vois pas ce que ces dis-

tinctions ont fait pour la science. Quelle est la ligne de démarcation qui séparera la sympathie morbide de celle qui ne l'est pas? Quand finit celle-ci? quand commence l'autre? Et pour ce qui est de la sympathie thérapeutique, je ne vois pas non plus ce que peut changer aux rapports d'association tel ou tel modificateur. Pour faire éclater une sympathie il faut nécessairement stimuler un organe qui a un congénère reconnu; que la stimulation soit occasionée par un aliment, par une épine, par un poison ou par un agent thérapeutique, peu importe, rien n'est changé dans la nature de la sympathie, tout dépendra de l'intensité de la stimulation et non de la nature du stimulant.

Il est des organes qui sympathisent avec une foule d'autres; mais il en est toujours un auquel ils rapportent le plus fréquemment leur impression; celui-ci c'est le cerveau : souvent cet organe partage le mal, et quelquefois il peut en débarrasser le viscère dont il reçoit la sympathie; mais à son tour les sympathies qu'il produit se généralisent, et le danger est alors prochain. Certaines gastrites ont été jugées à la faveur d'une encéphalite; aussi le médecin devra-t-il rechercher avec le plus grand soin quel est l'organe qui sympathise le plus avec celui qui vient d'être atteint, pour modérer la sympathie ou la combattre vigoureusement si elle est reçue par un organe essentiel à la vie. En général, il faut se méfier des sympathies qui marchent de dehors en dedans, celles de l'enveloppe cutanée, par exemple; ici c'est l'affection secondaire vers laquelle il est urgent de diriger les agens thérapeutiques; car, pour qu'une affection des tégumens porte atteinte à la vie, il faut qu'elle soit bien étendue et qu'elle ait un haut degré d'intensité.

Que je sache, les physiologistes ont peu fixé leur attention sur les liquides considérés comme conducteurs des sympathies, les nerfs, les membranes, le tissu cellulaire, etc., etc.; tous les solides se sont offerts plus naturellement à leur investigation. Peut-être un jour pensera-t-on à chercher dans le sang la clef de beaucoup de phénomènes aussi inexplicables que le sont les sympathies; d'ailleurs, il est bien reconnu que

l'action nerveuse est intimement liée à la circulation; voyez les rapports mutuels des nerfs et des vaisseaux : partout, dans l'organisme, vous les trouverez accolés les uns aux autres; aussi on peut les dire inséparables. Le système nerveux et le système vasculaire, y compris le sang, constituent tout l'homme; les autres tissus sont groupés autour d'eux pour les servir et les protéger. Ainsi la vie passe par les faisceaux vasculaires et nerveux; c'est par eux qu'elle s'exalte sur tel ou tel point, comme c'est par eux qu'elle s'entretient; du rapport qui existe entre l'organisation vasculaire et nerveuse d'un organe et sa vitalité, dérive évidemment la mesure de sa puissance sympathique; si vous enlevez l'innervation ou le sang, vous coupez le fil des sympathies, et la vie est compromise.

Il se passe dans ces faisceaux vasculaires et nerveux des phénomènes qui, bien analysés et soumis à des expériences exactes, fourniraient à la physiologie des ressources immenses pour l'explication des lois qui régissent l'organisme. Considérez cette multitude de courans qui ont lieu dans cet assemblage de nerfs et de vaisseaux, dans cette réunion de conducteurs : les uns transmettent au cerveau les impressions du dehors, les autres portent les ordres de la volonté. Ceux-ci sont pour la nutrition; ils appellent, choisissent les molécules propres à l'organe qui vit sous leur influence; ceux-là lient toutes les actions et déterminent l'harmonie vitale. Enfin, parmi ces conducteurs, il en est qui portent et rapportent l'élément de toute organisation. Qui ne reconnaît ici : 1°. l'action des nerfs sensitifs et moteurs; 2°. les fonctions des nerfs ganglionnaires; 3°. celles des nerfs respirateurs qui tiennent le milieu entre les nerfs de la vie organique et ceux de la vie de relation; 4°. enfin, les vaisseaux de toute espèce.

De tous ces conducteurs, nerfs ou vaisseaux, les uns sont afférens, les autres efférens. Il faudrait par des expériences chercher à séparer ces divers conducteurs, changer leurs rapports mutuels et voir ce qu'il adviendrait dans les phénomènes sympathiques et dans les actes de nutrition; mais terminons ces considérations générales par un mot sur la durée des sympathies.

Quelquefois un organe malade perd la filiation, l'amitié, si je puis m'exprimer ainsi, de son congénère ; il use les sympathies qu'il avait avec lui, et même celles qu'il avait avec d'autres organes. Ceci arrive surtout dans les maladies chroniques. C'est alors que la maladie devient tout à fait locale; tous les symptômes qui traduisent son existence se passent dans le sein même où existe la lésion organique, importante remarque à faire pour la thérapeutique, et surtout pour la thérapeutique chirurgicale; car ici l'indication est précise; on ne craint point de récidive, et il est probable que l'opération qu'on pratiquera pour enlever un organe, ou les parties d'un organe malade, ne sera pas suivie d'accidens généraux bien redoutables.

DE QUELQUES SYMPATHIES EN PARTICULIER.

Sympathies de l'estomac.

Je commence par les sympathies du ventricule, parce qu'elles sont plus nombreuses et surtout plus importantes sous le rapport médical. En effet, l'estomac recevant des nerfs du grand sympathique (nerfs ganglionnaires), et du petit sympathique (pneumo-gastrique), doit nécessairement influencer ou être influencé toutes les fois qu'il se passe dans l'économie une action un peu vive; de plus, représentant avec l'intestin le sol sur lequel rampent les racines qui doivent alimenter l'organisme, il n'y a aucune fibre de celui-ci qui ne vibre plus ou moins activement quand la lésion a lieu dans l'épigastre. C'est de là que quelques médecins sont partis pour établir la suprématie de l'estomac, le considérant comme point de départ d'une grande partie de nos déterminations, et comme le foyer unique de toutes les fièvres; mais je n'ai ni le temps ni le pouvoir de faire ici la part de l'erreur et de la vérité; je fais seulement cette remarque pour constater la grande importance du principal viscère de la digestion.

Que l'estomac lie son action à celle du foie ou à celle de la rate, il

n'y a rien là qui tienne aux sympathies dans le sens que nous avons donné à ce mot. Ici les liens nerveux et vasculaire sont très-marqués, car le tronc cœliaque leur est commun, ainsi que le plexus solaire. D'ailleurs les points par lesquels ces organes sont contigus expliqueraient assez leur filiation, si on ne trouvait pas la raison suffisante dans leur innervation et leur circulation.

Il y a des sympathies fréquentes du cœur, des poumons avec l'estomac. Ici, quoique les rapports d'organe à organe ne soient pas aussi immédiats, on peut dire cependant qu'il existe autre chose que les liens nerveux pour expliquer leur action réciproque; il n'y a que le diaphragme qui les sépare; et, dans certaines dilatations de l'un ou de l'autre, il peut se produire des phénomènes qui s'expliquent tout aussi bien par un rapport mécanique que par l'action sympathique. Mais parlons de quelques organes éloignés de l'estomac : la piqûre du globe oculaire, dans l'opération de la cataracte par abaissement, détermine quelquefois à l'instant même des vomissemens, des crampes d'estomac : on a vu arriver les mêmes phénomènes dans un cas de blessure de la thyroïde. Pour ce qui est du premier cas, on peut expliquer la réaction de l'estomac par la liaison qui existe entre le viscère et l'œil, liaison qui est établie par la succession des filets du grand sympathique, qui, partant du ganglion ophthalmique, se rendraient au plexus solaire. Mais si on veut avoir égard à ce moyen de connexion, on pourra objecter ceci : le ganglion ophthalmique ne communique avec l'estomac que par l'intermédiaire des ganglions du cou et de la poitrine. D'où vient que les organes auxquels sont distribués les filets qui partent de ces ganglions, ne souffrent pas de la blessure de l'œil? d'où vient que le poumon, par exemple, ne sent rien, tandis que l'estomac se soulève? Voilà où est la difficulté; voilà le pourquoi auquel il m'est impossible de répondre. Pour ce qui est de la sympathie provoquée par la thyroïde, on peut faire la même hypothèse, on peut chercher à placer le lien dans le système des nerfs ganglionnaires; mais la même objection se présente encore. Cependant, quoique les nerfs ganglionnaires ne puissent expliquer entière-

ment les sympathies, il n'en est pas moins vrai qu'ils sont le plus souvent pour beaucoup dans leur production.

Mais le nerf de la huitième paire cérébrale semble surtout régir la plupart des sympathies de l'estomac. M. *Brachet* de Lyon a fait des expériences qui tendent à prouver que les sympathies du voile du palais, de la luette, dépendent de l'intégrité des nerfs pneumo-gastriques, et non de la continuité des membranes muqueuses : ce physiologiste a produit une solution de continuité à l'œsophage, et laissé le nerf de la huitième paire intact. L'estomac du chien sur lequel il expérimentait se soulevait quand il titillait le fond de la gorge. Dans d'autres expériences, en même temps qu'il coupait l'œsophage, il faisait éprouver une perte de substance au même nerf, et des deux côtés ; une autre fois, l'œsophage intact, après avoir coupé les nerfs, la titillation de la gorge ne provoquait pas davantage le soulèvement de l'estomac.

D'ailleurs, voici les principales de ses expériences ; pour être plus vrai, je cite textuellement celles qui ont directement trait à mon sujet.

« J'ai fait manger une écuelle de soupe à un chien dogue que j'avais « laissé jeûner depuis la veille. Un moment après, j'ai titillé la luette « avec une plume; le chien a rejeté avec effort la plus grande partie « de ce qu'il avait mangé ; j'ai titillé de nouveau, un second vomis- « sement a fait rejeter une nouvelle quantité de matières ; une troi- « sième titillation a provoqué de grands efforts, qui n'ont fait rejeter « qu'une très-petite quantité de la soupe avalée, mêlée de matière « glaireuse légèrement teinte en jaune. Une demi-heure après ce « vomissement, j'ai fait manger au même chien une seconde soupe ; « j'ai recommencé les titillations de la luette, et j'ai ainsi déterminé « le vomissement, jusqu'à l'évacuation complète de l'estomac. J'ai, « de nouveau fait manger le chien, et je l'ai laissé tranquille jusqu'au « lendemain; il a digéré, sans paraître affecté de ce qu'on lui avait « fait : à huit heures du matin, il était très-bien portant. Comme la « veille, je lui ai fait manger une soupe, et, un moment après, j'ai

« pratiqué une incision à la partie latérale et supérieure du cou, j'ai « dégagé l'œsophage de derrière le larynx, je l'ai circonscrit d'une « ligature, que j'ai placée le plus haut possible, afin de ne point in- « téresser le pneumo-gastrique. La ligature serrée, j'ai fait la sec- « tion de l'œsophage, j'ai titillé la luette; des efforts de vomissemens « ont eu lieu comme la veille; mais rien n'est sorti par la gueule, « puisque la continuité du conduit était interceptée par la section et « par la ligature; assez grande quantité de la soupe ingérée est venue « remplir la plaie et se porter au dehors. Je nettoyai la plaie, et je « la vis de nouveau se remplir de soupe, chaque fois que je titillai « la luette pour provoquer le vomissement.

« J'ai rassasié de pain et de viande un chien courant; j'ai sollicité « le vomissement par la titillation de la gorge, et l'estomac a répondu « sympathiquement à cet appel. J'ai redonné la même nourriture au « chien; j'ai fait une incision sur les deux parties latérales du cou, « pour mettre à découvert le pneumo-gastrique; j'ai disséqué et « coupé transversalement l'œsophage, comme dans l'expérience pré- « cédente : la luette, titillée, a provoqué le vomissement. J'ai pris « mes précautions pour la respiration, et j'ai fait la section avec perte « de substance des deux nerfs vagues. J'ai bien des fois porté le doigt « dans la gorge : le chien, par ses mouvemens, témoignait en res- « sentir l'impression désagréable; mais il n'y a plus eu de vomisse- « mens, l'estomac ne s'est plus contracté. Après plusieurs tentatives « inutiles, j'ai vivement excité la partie inférieure des nerfs coupés; « j'ai deux fois obtenu le vomissement d'une petite quantité d'ali- « mens.

« Après m'être assuré, sur un chien courant, comme dans les cas « précédens, que la titillation du fond de la gorge provoquait le vo- « missement, je lui ai fait manger une écuelle de soupe; quelques « minutes après, j'ai fait sur les côtés du cou deux incisions longitu- « dinales au fond desquelles les nerfs vagues ont été mis à décou- « vert; la section en a été pratiquée en même temps, avec les pré- « cautions nécessaires pour l'entretien de la respiration; je portai

« vainement une plume ou le doigt dans le gosier de l'animal; il té-
« moigna, en s'agitant, la sensation pénible qu'il en ressentait, mais
« il n'y eut point de vomissement. » (Recherches expérimentales sur les fonctions du système nerveux ganglionnaire, par M. *Brachet* de Lyon)

Ces expériences tendent à détruire la théorie de *Haller*, qui se servait de la continuité des muqueuses pour expliquer les sympathies dont il s'agit. Ces résultats sont beaux sans doute, satisfaisans, mais ils ne donnent pas raison de tout; d'ailleurs, quand l'homme peut-il tout expliquer? Il est des secrets qui lui seront toujours cachés, il est des causes qui seront toujours occultes pour lui; seulement il lui sera permis d'étudier les lois auxquelles ces causes sont soumises pour en déduire des principes qui puissent lui servir de règle quand il aura à modifier l'organisme.

Sympathies de l'intestin grêle.

Cette partie du tube digestif semble sympathiser plus particulièrement avec les membres, surtout avec les inférieurs; on sait qu'une diarrhée est quelquefois occasionée par le refroidissement des pieds; la suppression de la transpiration de ces organes a aussi donné lieu à des inflammations graves de l'intestin. Dans la colique des peintres, de Poitou, c'est dans l'intestin que semblent se passer ses principaux phénomènes; car avec les coliques il survient souvent des crampes aux membres supérieurs, aux membres inférieurs, des paralysies, etc. Il y a plus, ces lésions de l'innervation ne sont modifiées avantageusement que quand les agens thérapeutiques ont agi d'abord sur le tube intestinal.

Quelquefois même les sujets qui sont exposés aux émanations saturnines ne paraissent nullement affectés du côté du ventre, et ils sont pris cependant de crampes aux membres et même de paralysie. Eh bien! dans ce cas, si on veut modifier avantageusement l'état spasmodique ou paralytique des extrémités, il faut adresser les modi-

« pratiqué une incision à la partie latérale et supérieure du cou, j'ai « dégagé l'œsophage de derrière le larynx, je l'ai circonscrit d'une « ligature, que j'ai placée le plus haut possible, afin de ne point in- « téresser le pneumo-gastrique. La ligature serrée, j'ai fait la sec- « tion de l'œsophage, j'ai titillé la luette; des efforts de vomissemens « ont eu lieu comme la veille; mais rien n'est sorti par la gueule, « puisque la continuité du conduit était interceptée par la section et « par la ligature; assez grande quantité de la soupe ingérée est venue « remplir la plaie et se porter au dehors. Je nettoyai la plaie, et j'ai « la vis de nouveau se remplir de soupe, chaque fois que je titillai « la luette pour provoquer le vomissement.

« J'ai rassasié de pain et de viande un chien courant; j'ai sollicité « le vomissement par la titillation de la gorge, et l'estomac a répondu « sympathiquement à cet appel. J'ai redonné la même nourriture au « chien; j'ai fait une incision sur les deux parties latérales du cou, « pour mettre à découvert le pneumo-gastrique; j'ai disséqué et « coupé transversalement l'œsophage, comme dans l'expérience pré- « cédente : la luette, titillée, a provoqué le vomissement. J'ai pris « mes précautions pour la respiration, et j'ai fait la section avec perte « de substance des deux nerfs vagues. J'ai bien des fois porté le doigt « dans la gorge : le chien, par ses mouvemens, témoignait en res- « sentir l'impression désagréable; mais il n'y a plus eu de vomisse- « mens, l'estomac ne s'est plus contracté. Après plusieurs tentatives « inutiles, j'ai vivement excité la partie inférieure des nerfs coupés; « j'ai deux fois obtenu le vomissement d'une petite quantité d'ali- « mens.

« Après m'être assuré, sur un chien courant, comme dans les cas « précédens, que la titillation du fond de la gorge provoquait le vo- « missement, je lui ai fait manger une écuelle de soupe; quelques « minutes après, j'ai fait sur les côtés du cou deux incisions longitu- « dinales au fond desquelles les nerfs vagues ont été mis à décou- « vert; la section en a été pratiquée en même temps, avec les pré- « cautions nécessaires pour l'entretien de la respiration; je portai

« vainement une plume ou le doigt dans le gosier de l'animal; il té-
« moigna, en s'agitant, la sensation pénible qu'il en ressentait, mais
« il n'y eut point de vomissement. » (Recherches expérimentales sur les fonctions du système nerveux ganglionnaire, par M. *Brachet* de Lyon)

Ces expériences tendent à détruire la théorie de *Haller*, qui se servait de la continuité des muqueuses pour expliquer les sympathies dont il s'agit. Ces résultats sont beaux sans doute, satisfaisans, mais ils ne donnent pas raison de tout; d'ailleurs, quand l'homme peut-il tout expliquer? Il est des secrets qui lui seront toujours cachés, il est des causes qui seront toujours occultes pour lui; seulement il lui sera permis d'étudier les lois auxquelles ces causes sont soumises pour en déduire des principes qui puissent lui servir de règle quand il aura à modifier l'organisme.

Sympathies de l'intestin grêle.

Cette partie du tube digestif semble sympathiser plus particulièrement avec les membres, surtout avec les inférieurs; on sait qu'une diarrhée est quelquefois occasionée par le refroidissement des pieds; la suppression de la transpiration de ces organes a aussi donné lieu à des inflammations graves de l'intestin. Dans la colique des peintres, de Poitou, c'est dans l'intestin que semblent se passer ses principaux phénomènes; car avec les coliques il survient souvent des crampes aux membres supérieurs, aux membres inférieurs, des paralysies, etc. Il y a plus, ces lésions de l'innervation ne sont modifiées avantageusement que quand les agens thérapeutiques ont agi d'abord sur le tube intestinal.

Quelquefois même les sujets qui sont exposés aux émanations saturnines ne paraissent nullement affectés du côté du ventre, et ils sont pris cependant de crampes aux membres et même de paralysie. Eh bien! dans ce cas, si on veut modifier avantageusement l'état spasmodique ou paralytique des extrémités, il faut adresser les modi-

ficateurs thérapeutiques à l'intestin, purger fortement et à plusieurs reprises.

On dit généralement que la fin du rectum sympathise avec le col de la vessie; mais ici l'action dépend absolument des rapports intimes qu'il y a entre ces deux organes, qui ont pour ainsi dire des liaisons de voisinage.

Sympathies du foie.

Cette glande sympathise d'une manière remarquable avec le cerveau; on sait combien les commotions morales ébranlent les fonctions de l'appareil biliaire. L'ictère survient quelquefois au moment même où l'homme sort d'une violente colère. Un officier marié part pour la campagne d'Alger; il laisse sa femme dans une ville du midi. Après la conquête d'Afrique, il revient et on lui apprend que pendant son absence elle lui a été infidèle; il se met dans une telle colère, qu'à l'instant même sa peau devient toute jaune. Le lendemain il a des convulsions et meurt deux jours après. On sait combien les lésions du foie favorisent le développement de l'hypochondrie, et combien encore la prédominance de l'appareil biliaire rend les hommes difficiles, opiniâtres, despotes. Dans les plaies de tête, on voit survenir quelquefois des abcès dans le foie. *Bertrand, Pouteau, David,* M. *Richerand,* ont donné des explications différentes de ce phénomène; *Bichat* avait eu recours aux sympathies pour s'en rendre raison. Aujourd'hui, peut-être, pourrait-on l'expliquer d'une manière plus satisfaisante; car dans les plaies de tête comme dans les inflammations des méninges ou de l'encéphale, souvent il se forme du pus dans les sinus de la dure-mère. Ce pus peut être entraîné par le sang, circuler avec lui et s'arrêter dans certains parenchymes, dans le foie principalement. On sait que dans les phlébites utérines qui surviennent à la suite des accouchemens malheureux, du pus est charrié dans les poumons; du moins les observations de M. *Velpeau* tendent à le prouver. Pourquoi la même humeur morbide qui se forme dans les sinus de la dure-mère ne serait-elle pas portée dans le foie? car, si on observe attenti-

vement, on verra que le parenchyme hépatique qui environne la collection purulente est tout à fait exempt de travail phlegmasique.

Il y a une autre sympathie du foie qui est assez singulière, celle, par exemple, qui correspond à l'épaule droite et au même côté du cou. Rien, absolument rien ne semble expliquer d'abord ce retentissement de la douleur du foie dans la racine du membre supérieur droit. Cependant, qu'on se rappelle 1°. que cette sympathie a lieu principalement lors de l'inflammation de la surface supérieure du foie; 2°. que sur cette même surface se distribuent quelques filets du nerf diaphragmatique; 3°. que ce même nerf communique avec le plexus brachial, et qu'il émane du plexus cervical. Qu'on examine bien cette disposition, et on aura une raison pour expliquer ce qui d'abord paraissait inexplicable.

Sympathies des organes de la reproduction.

C'est par leurs nombreuses sympathies avec les sens que les organes génitaux remplissent dans l'économie ce grand acte par lequel l'animal se continue dans le temps et dans l'espace. Quelles irradiations vives et voluptueuses reçoivent les appareils de la vue, de l'ouïe et du toucher! La voix aussi devait concourir à l'accomplissement de la reproduction, et elle était indispensable dans certaines classes d'animaux, dont les deux sexes ne sont pas portés par le même individu. Aussi voyez avec quel art la nature a fait marcher le développement des organes génitaux avec celui de l'instrument vocal. Le jeune animal, qui a l'appareil génital à l'état rudimentaire, n'a qu'une voix faible, insignifiante; ses accens sont sans expression, car ils ne sont pas encore excités par les sympathies qui doivent éveiller en lui le désir de la conservation de l'espèce; les rapports de ce jeune être se bornent à l'entretien de l'individu. Mais à une certaine époque, la relation la plus intime s'établit entre l'appareil vocal et les organes génitaux, soit par le développement, soit par la fonction. Entendez la voix des oiseaux au temps des amours: quel timbre,

quelle étendue, quelle variété de tons! il en est même qui ne chantent qu'à cette époque. Chez l'homme, ce phénomène, quoique moins saillant, est cependant assez remarquable; et chez lui ce n'est pas seulement dans l'état physiologique que cette sympathie se fait remarquer, elle éclate aussi pendant que la mort le menace. Ainsi, dans les lésions organiques les plus graves du poumon, on voit souvent les organes génitaux prendre un surcroît de vie, s'ériger comme pour provoquer une fonction qui épuisera l'individu sans profit pour l'espèce; car le coït, dans ce cas, n'est pas suivi de fécondation, ou le fruit qui en provient portera le germe d'un mal essentiellement destructeur. Outre les sympathies que les organes de la reproduction ont avec les principaux appareils de l'organisme, ils ont aussi entre eux des relations intimes, quoique parfois assez éloignés les uns des autres : ainsi, les seins sympathisent avec les organes génitaux internes et externes ; ces glandes s'affaissent, se gonflent ; le mamelon s'érige ou se flétrit sous l'influence de certaines conditions physiologiques ou pathologiques de l'utérus et du clitoris; les seins eux-mêmes peuvent renvoyer les mêmes sympathies et modifier de diverses manières les organes génitaux proprement dits. Cette dernière action a surtout lieu dans l'état physiologique, tandis que dans l'état morbide ce sont plutôt les organes contenus dans le bassin qui réagissent sur les glandes mammaires. Chez les animaux, où ces glandes touchent, pour ainsi dire, au bassin, il s'établit des rapports plus directs, plus physiques ; mais à mesure que l'animal s'élève dans l'échelle, et que ses mamelles s'éloignent des parties génitales, les liens matériels se rompent, et alors s'établit cette sympathie sans laquelle la reproduction serait imparfaite, puisque son but serait incomplet.

La matrice tient quelquefois sous sa dépendance l'organisme entier; c'est ce qui avait fait dire à un ancien : *Propter solum uterum mulier id est quod est.* D'autres pathologistes, renchérissant sur cette métaphore, ont appelé cet organe *le cerveau des femmes*, parce qu'ils avaient aussi observé que dans certaines circonstances l'utérus sem-

blait régir ou provoquer tous les actes de l'individu, tant dans l'ordre moral que dans l'ordre physique. Si ces opinions sont exagérées, elles ont cependant en leur faveur des argumens assez forts. Ainsi, dans l'hystérie, quand tout l'organisme est, pour ainsi dire, en convulsion, quand il n'est pas une fibre vivante qui ne soit en vibration, le centre, le foyer de cet état pathologique semble situé dans l'utérus; c'est de là que s'irradient tous les mouvemens désordonnés qui constituent la maladie en question; du moins c'est l'opinion de notre vénérable maître *Pinel*, et de M. *Villermé* et autres. Je sais que *Georget* place le point de départ de cette affection convulsive dans le cerveau. Mais c'est précisément cette diversité d'opinions qui, selon moi, tend à donner encore plus d'importance à la matrice, considérée comme centre d'action; car, que *Georget* ait vu dans l'hystérie un ensemble de phénomènes tels que leur cause première ne puisse être, selon lui, que dans l'encéphale, cela me prouve que ces phénomènes sont très-généraux et d'un ordre très-élevé; et, comme on peut constater par l'observation que la théorie de *Pinel* et de M. *Villermé* est la plus vraie, que c'est réellement de la matrice que part le premier spasme hystérique, je puis me ranger du côté de ceux qui considèrent l'utérus comme pouvant devenir un centre, d'où partent toutes les sympathies possibles; néanmoins, je n'irai pas jusqu'à dire, pour cela, que l'utérus est un cerveau. Ce qui avait induit en erreur *Georget*, ce sont les circonstances dans lesquelles il s'est trouvé, quand il a fait ses observations; il observait dans les hôpitaux: là les hystériques ne viennent demander des secours que quand déjà le cerveau a pris part à la maladie, quand il est aussi malade que la matrice. M. *Villermé*, au contraire, a étudié le mal dans une classe plus élevée de la société, là où le médecin est appelé à temps, dans le début de la maladie: ainsi, de la différence de position des deux observateurs dérive leur divergence d'opinion.

Dans l'état sain, après la conception, la matrice joue encore un grand rôle relativement aux sympathies. *Hippocrate* disait qu'immédiatement après le coït fécondant le cou se gonflait, la voix

changeait de timbre ; nous avons déjà parlé de ce dernier phénomène; pour ce qui est de l'augmentation des diamètres du cou, peut-être n'a-t-elle pas lieu aussi vite que voulait bien le dire le père de la médecine ; mais il est d'observation que chez la femme qui a été fécondée, il s'opère tôt ou tard un changement dans le volume et même dans la forme de cette région.

La sympathie de l'utérus sur les glandes salivaires est quelquefois on ne peut plus marquée ; les femmes alors crachotent continuellement, plus rarement elles sont affectées d'une salivation analogue à celle qui est occasionée par le transport du mercure dans la circulation. Est-ce que, dans ce cas, la dépuration menstruelle, ne pouvant avoir lieu sur les parties génitales, prendrait la voie de la sécrétion salivaire, pour dépouiller de quelque manière le sang de certains principes nuisibles? Je sais bien que la salive que rendent les femmes enceintes n'a rien qui ressemble au sang des règles. Mais une sécrétion quelque peu abondante, de quelque nature qu'elle soit, est puisée dans le sang et doit modifier plus ou moins l'hématose.

L'action de la matrice pendant la grossesse n'est pas toujours l'effet d'une pure sympathie, excepté dans les premiers mois; car quand le globe utérin monte vers l'épigastre, quand il comprime de bas en haut l'intestin et l'estomac, d'abord d'une manière médiate, puis immédiatement, on ne peut pas dire alors que les vomissemens qui surviennent soient tout à fait sympathiques.

S'il entrait dans mon sujet d'examiner sous toutes ses faces l'influence sympathique des organes génitaux, je montrerais l'individu auquel on a enlevé les principaux organes de la génération, sans énergie ni physique ni morale, perdant peu à peu les habitudes de son sexe, détestant le monde et plongé dans une sombre mélancolie qui lui fait considérer la vie comme un fardeau.

Sympathies des surfaces tégumentaires.

Le tégument interne et l'externe vivent dans un tel état de dépendance mutuelle qu'il est presque impossible qu'une lésion faite à un d'eux ne soit ressentie par l'autre. C'est sur ces grandes surfaces que s'opèrent les principaux actes d'exhalation, d'absorption, de sécrétion, de nutrition, d'hématose. C'est sur elles encore que s'opèrent les sensations externes et internes, etc. Quelle harmonie, quelle relation intime ne faut-il pas dans l'action réciproque de ces membranes, pour maintenir l'équilibre dans leurs fonctions respectives, pour la juste répartition des produits qu'elles absorbent et pour le choix des matériaux qu'elles sont chargées d'éliminer.

Si on veut des exemples des sympathies mutuelles des surfaces tégumentaires, on n'a qu'à passer en revue les maladies de la peau. Avec la rougeole, la muqueuse gastro-intestinale et la muqueuse bronchique se prennent; la pharyngienne s'enflamme sous l'influence de la scarlatine, et la variole détermine quelquefois l'irritation de tout le tégument interne. Mais outre les sympathies que les membranes tégumenteuses s'envoient réciproquement, elles influencent encore d'autres membranes, les séreuses, par exemple. Cependant, on ne peut pas dire que leur action soit toujours essentiellement sympathique; une assez grande étendue des séreuses est liée d'une manière trop étroite avec les tégumens pour ne pas admettre une action directe. Ainsi, l'arachnoïde tient aux tégumens du crâne par des liens celluleux et vasculaires; il en est de même des plèvres, du péritoine, par rapport aux tégumens qui recouvrent les cavités tapissées par ces séreuses. Eh bien! dans certaines irritations des tégumens, il peut y avoir communication directe de l'irritation; aussi ne vois-je pas pourquoi on aurait recours aux sympathies pour expliquer une inflammation de l'arachnoïde, survenue à la suite d'une irritation du cuir chevelu, et même pour l'action du froid dans la production des pleurésies, des péritonites. Je crois qu'il est encore inutile d'invoquer les

sympathies pour se rendre compte de la relation qui existe entre la cause et l'effet. La peau de la poitrine est refroidie, ou bien celle du ventre ; les nerfs, les vaisseaux qui ressentent l'impression causée par la soustraction du calorique ne sont-ils pas les mêmes que ceux qui vont vivifier les portions correspondantes des séreuses qui tapissent les cavités thoracique et abdominale. Il n'y a donc rien d'étonnant que ces séreuses ressentent l'action de la peau. Il est des cas où il faut nécessairement avoir recours aux données fournies par l'étude des sympathies, afin d'expliquer certaines phlegmasies séreuses provenant d'une soustraction de calorique de la peau : ce sont des faits; je les accepte, mais je ne puis les expliquer. Ainsi, quand à la suite d'un refroidissement des pieds il survient une péritonite, une pleurésie ou une arachnitis, il y a réellement sympathie dans le sens restreint du mot.

Mais la peau ne sympathise pas seulement avec les membranes séreuses ou muqueuses; quelquefois elle exerce ses sympathies sur les parenchymes. C'est ainsi qu'un refroidissement subit des tégumens produit l'ictère, supprime les urines ou détermine une pneumonie. D'où viennent ces différences d'effet, sous l'influence de la même cause? Pour trouver la raison de ce phénomène, il faudrait tenir compte des conditions hygiéniques dans lesquelles se trouvait l'homme qui a été saisi par le froid, ou bien il faudrait avoir recours aux diathèses ; ce qui ouvre un champ vaste aux hypothèses, aux spéculations, et n'amène presque jamais à une conclusion satisfaisante.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Sect.* 2, *aph.* 46.

II.

Erysipelas foris quidem intrò verti, non bonum; intùs verò foras, bonum. *Sect.* 6, *aph.* 25.

III.

Morbi autem quilibet fiunt quidem in quibuslibet anni temporibus; nonnulli verò in quibusdam ipsorum potiùs et fiunt et exacerbantur. *Sect.* 3, *aph.* 19.

IV.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit. *Sect.* 5, *aph.* 32.

V.

Si quis febricitanti cibum det, convalescenti quidem, robur; ægrotanti verò morbus fit. *Sect.* 7, *aph.* 65.

VI.

Naturarum aliæ quidem ad æstatem, aliæ verò ad hyemem benè aut malè constitutæ sunt. *Sect.* 3, *aph.* 2.